

sous des prétextes qu'il n'étoit pas difficile de trouver, & qu'au lieu d'afoblir l'armée par des détachemens, qu'on l'emploiat toute entière à acabler ces deux Princes qui s'étoient imprudemment renfermez dans l'enceinte d'une même Ville. Mais Ximenez, sans le conseil duquel la Reine ne faisoit plus rien, fut d'avis qu'il ne falloit pas si-tôt lever le masque, qu'il restoit encore trop de places à conquérir qu'on ne pouvoit pas laisser derrière; qu'il falloit secourir le jeune Roi, mais si foiblement, que ce secours ne servit qu'à l'empêcher d'être acablé. Son avis fut suivi. Dom Fadrigue Henriquez fut chargé de la conduite du secours qui ne pouvoit être plus foible. Il ne consistoit qu'en cinq cens Arquebuziers, qui furent jettez dans l'Albayzin; après quoi Dom Fadrigue se retira avec le reste de ses troupes.

Le jeune Roi qui attendoit un plus grand secours, en fit des plaintes; mais on le satisfisoit en lui répondant qu'un plus grand nombre de troupes eût incommodé les habitans de l'Albayzin, qui étoient obligez de les loger, & les eût infailliblement portez à un soulèvement; qu'on lui envoieiroit de tems en tems de pareils secours, & même de plus grands s'il en étoit besoin; & que cependant Ferdinand avec une puissante armée feroit une si forte diversion, que son oncle seroit obligé de sortir de Grenade pour s'oposer à ses progrès, & qu'il lui seroit aisé de profiter de cette conjoncture.

* On l'appelloit autrefois *Ménoba.*

En effet Ferdinand à la tête d'une puissante armée marcha aussi-tôt du côté de Veles * Malaga, & l'assiégea dans toutes les formes. Le bruit de ce siège produisit dans Grénade tout l'effet que Ferdinand avoit prévu; toute la

Ville s'en émut, en sorte que les Alfaquis *, & tout ce qu'il y avoit de gens de considération dans Grenade, qui apprehendoient une sédition, se rendirent à l'Alhambra. L'oncle du Roi leur aiant aussi-tôt donné audience, ils lui représentèrent fortement que pendant qu'il disputoit de la Couronne il la laissoit perdre; que les Chrétiens profitoient de leurs divisions; qu'après s'être emparez d'une partie du Roiaume ils avoient assiégé Veles, & qu'en la perdant, il perdrait bien-tôt Malaga, & que la perte de Malaga entraineroit infailliblement avec elle celle du reste de l'Etat: Que son neveu étoit maître de l'Albayzin, où il le tenoit en échec avec les forces des ennemis, tandis qu'ils s'empareroient à leur aise de tout le Roiaume sans que personne s'y opposât; qu'ils le conjuroient au nom de toute la Ville d'avoir compassion de l'Etat qui étoit sur le penchant de sa ruine, & de faire paix ou trêve avec son neveu, quand même il devoit relâcher quelque chose de ses prétentions, pour pouvoir tous ensemble repousser leurs ennemis, qui avoient conjuré leur perte, & qui en viendroient bien-tôt à bout si leurs divisions ne finissoient enfin par une bonne paix.

L'oncle du Roi répondit en peu de mots, que comme personne n'avoit plus d'intérêt que lui à la conservation de la Couronne de Grenade, il n'y avoit aussi personne qui ressentît plus vivement que lui le danger où elle étoit de se perdre; qu'il n'avoit entrepris la guerre que pour soutenir le choix qu'ils avoient fait de lui en le préférant à son neveu, qui n'avoit en éfet aucune des qualitez nécessaires pour gouverner l'Etat dans des conjonctures aussi facheuses que celles où il se trouvoit depuis long tems; qu'il les prenoit eux-mêmes à témoin qu'il n'avoit

rien épargné pour porter son neveu à un bon accord; qu'il étoit encore dans la même disposition, & qu'ils pouvoient eux-mêmes l'aler trouver, & lui faire de sa part toutes les propositions qu'ils jugeroient à propos, & qu'il leur donnoit sa parole de les ratifier aussi-tôt que son neveu les auroit acceptées.

Les Députez de Grénade se chargèrent volontiers de cette négociation; ils se rendirent tous ensemble dans l'Albayzin, & représentèrent au jeune Roi à peu près les mêmes choses qu'ils venoient de représenter à son oncle. Il est certain que la paix ou la trêve étoient pour le jeune Roi de la dernière nécessité, parce que ses affaires étoient en beaucoup plus mauvais état que celles de son oncle; cependant, soit qu'il prit avantage de la démarche qu'on faisoit en lui demandant la paix, & qu'il crût que c'étoit une preuve certaine du mauvais état des affaires de son oncle, ou que la haine & la vengeance l'aveuglaissent, ou que la fatalité de Grénade, qui étoit sur le point de périr, l'entraînât dans le même précipice, il répondit que son oncle étoit un rebelle & un usurpateur avec lequel il ne pouvoit traiter avec bienséance, & que quand même il le pourroit faire, les perfidies & les cruautés dont il avoit usé envers lui-même, & envers tous ceux de son parti, ne lui permettoient pas de prendre jamais aucune confiance en lui.

Les Députez persuadés que l'unique ressource de l'Etat consistoit dans la paix ou dans la trêve, ne se rebutèrent pas pour avoir fait une tentative inutile, ils retournèrent à l'audience, mais aussi inutilement que la première fois; enfin voyant qu'ils ne pouvoient vaincre les défiances du jeune Roi, ni le porter à aucun accommodement avec son oncle tant qu'il prétendroit partager avec lui la Couronne de Grénade, ils

lui ofrirent qu'il la lui céderoit toute entière, & l'assurèrent qu'en cas de refus ils étoient assez forts pour l'y contraindre.

Jamais le jeune Roi n'avoit eu une plus belle occasion de rétablir ses affaires, on lui ofroit tout ce qu'il pouvoit souhaiter d'avantageux, & ce qu'il lui étoit impossible d'avoir par toute autre voie que celle de la négociation, & il n'y avoit aucun des Députez qui ne crût qu'une ofre aussi considérable que celle qu'ils lui faisoient ne lui fit enfin ouvrir les yeux à ses véritables interêts. Cependant ce Prince par une obstination la plus à contre-tems qui fût jamais, & dont l'on ne peut rendre de raison plus vraisemblable que les ordres secrets de la providence qui avoit résolu la perte de ce malheureux Etat, & qui dispoit toutes choses pour l'exécution de ce dessein, refusa leurs ofres; & ils furent bien surpris lors qu'il leur répondit que la Couronne de Grénade lui appartenoit par le droit incontestable de la succession; que l'usurpation que son oncle en avoit fait ne lui avoit aquis aucun droit; que quand il ne la lui céderoit pas, elle n'en seroit pas moins à lui; qu'il espéroit être bien-tôt en état de lui arracher par force ce qu'il lui retenoit contre toute sorte de justice; que la cession forcée qu'il seroit contraint de lui faire ne lui oteroit ni l'envie de regner ni celle d'exciter de nouveaux troubles à la première occasion favorable qui s'en présenteroit; que quand même il se pourroit résoudre à vivre en particulier où il s'étoit vû Roi, il ne lui rendroit ni son frère ni tant de grands Seigneurs qu'il avoit fait massacrer avec une cruauté qui jusqu'alors n'avoit point eu d'exemple parmi les Maures, quoi que son frère & ces grands Seigneurs n'eussent point d'autre crime que celui d'avoir tenu son parti;

qu'enfin il s'étoit engagé par les sermens les plus saints à venger leur mort, & à n'entendre jamais à aucun accord avec son oncle, & qu'il étoit résolu de tout risquer plutôt que de les violer d'une manière si indigne d'un Roi, dont non seulement les sermens, mais les moindres paroles devoient être inviolables.

Une réponse si peu attendue ayant fait juger aux Députés qu'ils n'obtiendroient jamais du Roi ni la paix ni la trêve, ils prirent congé de lui, & s'en retournèrent à Grenade fort mal satisfaits de leur négociation; mais fort contents chacun en particulier du bon accueil qu'ils avoient reçu de ce Prince, qui n'avoit rien épargné pour se les aquerir; & le succès fit voir que les caresses qu'il leur avoit faites n'avoient pas été inutiles: car ce furent eux qui contribuèrent le plus à le faire recevoir dans Grenade quelque tems après.

Cependant les nouvelles y étant venues que Velés réduit à l'extrémité étoit sur le point de se rendre, les Alfaqis, qui avoient un fort grand crédit parmi le peuple, retournèrent à l'Alhambra, & firent tant d'instances à l'oncle du Roi de la secourir, que ce Prince ne pouvant résister à leurs importunités, ou plutôt appréhendant qu'ils ne fissent soulever le peuple contre lui si cette place étoit emportée faute de l'avoir si courue, résolut de marcher en personne pour en faire lever le siège. Ainsi après avoir pris toutes les précautions possibles pour mettre la forteresse de l'Alhambra à couvert de surprise, & renforcé les troupes destinées à l'attaque de l'Albayzin, il partit avec cinq ou six mille chevaux, & plus de vingt mille hommes de pié.

Quelque précaution qu'il eût prise pour rendre sa marche secrète, Ferdinand qui étoit

informé par ses espions de tout ce qui se passoit parmi les Maures en fut averti, & se tint sur ses gardes. Cependant la diligence du Prince Maure fut si grande, qu'il parut à la vûe du camp de Ferdinand lors qu'on le croioit encore fort éloigné. Il est certain que s'il l'eût ataqué brusquement sans lui donner le tems de se reconnoître, la défaite des Chrétiens étoit infaillible ; mais le peu de tems qu'il mit à déterminer par où il ataqueroit leurs retranchemens les aiant rassurez, ils sortirent en bon ordre au devant de lui, pendant qu'une partie restoit dans les lignes pour s'oposer aux sorties de la garnison.

Cette démarche à laquelle les Maures ne s'étoient point atendus les étonna, & Hurtado de Mendoze s'en étant aperçu, poussa l'avant-garde qu'il commandoit comme s'il eût voulu engager le combat. Il n'en falut pas davantage pour mettre le désordre parmi les Maures ; au lieu de faire ferme ils recuièrent, & leur avant-garde étant tombée sur le corps de bataille, elle y mit le désordre. Mendoze profitant de cette conjoncture, changea la feinte en vérité, & les ataquatout de bon. Les Maures continuèrent de lâcher le pié ; & depuis ce tems-là ce ne fut plus une retraite réglée, mais une véritable fuite. C'étoit fait de toute cette armée, si Ferdinand, qui n'avoit pas eu le tems de faire reconnoître le pais, aprehendant de s'engager & de tomber dans quelque embuscade, n'eût arrêté l'ardeur de ses troupes, & fait sonner la retraite. La perte ne laissa pas d'être fort considérable du coté des Maures, & l'estroi y fut si grand, que plusieurs des mieux montez piquèrent jusqu'à Grenade, & y portèrent la nouvelle de l'entière défaite de l'armée.

D'un autre coté l'oncle du Roi par une faute encore plus grande que celle qu'il avoit faite en

abandonnant Grénade , au lieu d'y retourner pour rassurer toutes choses par sa présence , se retira avec le reste de l'armée à Almugneçar ; mais ne s'y croiant pas en sûreté , il passa à Almerie , & de là à Guadix.

Ces fausses démarches eurent tout le mauvais succès dont elles pouvoient être suivies ; car les partisans du jeune Roi sçurent si bien profiter de l'absence de son oncle , & cabalèrent en sa faveur avec tant de bonheur , qu'on lui livra Grénade , l'Alhambra , & toutes les forteresses.

Il en usa à peu près comme son oncle avoit fait à Almerie , c'est à dire , qu'il fit égorger devant lui tous ses partisans. Il dépecha ensuite à Ferdinand & Isabelle , pour leur donner avis de tout ce qui s'étoit passé ; il demandoit en même tems la sûreté pour tous les Maures de son obéissance , & les prioit de donner ordre qu'il ne leur fût fait aucun tort , & même de leur laisser le passage & le commerce libres par toutes les terres de son obéissance. Afin que sa prière eût plus d'effet , il confirma le traité secret qu'il avoit fait avec eux ; il portoit expressément qu'en cas qu'ils pussent se rendre maîtres des Villes d'Almerie , de Baça & de Guadix , où son oncle s'étoit retiré , il leur livreroit trente jours après la Ville de Grénade en lui accordant quelques lieux de retraite où il pût vivre selon sa qualité ; c'étoit signer lui-même son abdication & la reddition de tout le Roiaume : mais soit qu'il jugeât la prise de ces Villes impossible , ou qu'il crût qu'en cas qu'elle arrivât il ne manqueroit pas de défaites pour éluder ce qu'il avoit promis , ou qu'en effet la haine irréconciliable qu'il portoit à son oncle lui fit croire qu'il ne pouvoit trop paier la vengeance que les Chrétiens l'aideroient à tirer de lui , il est certain qu'il promit positivement de livres

Grénade aux condicions qu'on vient de rapporter.

Les Rois de Castille & d'Aragon étoient trop éclairés pour ne pas voir les suites avantageuses d'un pareil traité : on lui accorda tout ce qu'il voulut : l'on fit tout ce qu'il désiroit, & l'on déclara même aux Villes du parti contraire, que si dans six mois elles ne le reconnoissoient pour Souverain, les Princes Chrétiens en feroient la conquête pour eux-mêmes.

Cependant Velés se voyant sans espérance d'aucun secours, se rendit à composition ; & quoi que la campagne fût fort avancée, l'on ne laissa pas d'entreprendre le siège de Malaga : Elle se défendit avec une vigueur qui fit souvent desespérer de sa prise ; mais enfin elle fut obligée de se rendre. La perte de cette place entraîna celle de quantité d'autres ; ce qui rendit les Princes Chrétiens maîtres de toute la partie Occidentale du Roiaume de Grénade.

L'année suivante Ferdinand qui songeoit à finir une guerre qui duroit depuis si long tems, entra du côté de l'Orient avec la plus puissante armée qu'il eût eu jusqu'alors ; il s'attacha d'abord au siège de Baça, qui passoit pour la plus forte place de tout le Roiaume de Grénade, & l'emporta enfin après un long siège, parce qu'elle n'avoit pas été suffisamment pourvue des munitions nécessaires à sa défense.

La prise de cette place fit juger à l'oncle du Roi qu'une plus longue résistance seroit inutile, & qu'il ne devoit pas attendre qu'il fût entièrement dépouillé pour faire son accommodement avec les Rois de Castille & d'Aragon ; il envoya donc leur offrir de leur rendre Almerie, Guadix, & généralement toutes les places qui le reconnoissoient pour Souverain, pourveu que

ces Princes de leur côté lui accordassent un établissement digne du rang qu'il tenoit depuis si long tems parmi les Maures.

Les deux Rois Chrétiens lui accordèrent tout ce qu'il voulut, & il leur remit de bonne foi toutes les places de sa dépendance, aimant mieux les voir entre leurs mains qu'en celles de son neveu, avec lequel il étoit persuadé qu'il ne pourroit jamais faire un bon accord. Mais enfin s'ennuiant de vivre en particulier où il s'étoit vû Roi, il leur demanda permission de se retirer en Afrique avec tous ses trésors, & tous les Maures qui le voudroient suivre. Cette proposition qui n'étoit point comprise dans le traité qu'il venoit de faire, embarassa le Conseil des deux Rois; comme l'on y étoit persuadé que ce Prince ne demandoit cette permission qu'afin d'aler solliciter du secours, & de revenir ensuite dans le Royaume de Grénade plus fort qu'il ne s'y étoit jamais vû; tous les avis alèrent d'abord à la lui refuser: mais la Reine qui ne quitoit plus le camp depuis la prise de Malaga, & qui avoit toujours Ximenez avec elle, voulut avoir son avis avant que de rien résoudre sur une affaire de cette importance.

Ximenez qui n'étoit pas encore du conseil, & qui ne sçavoit pas ce qui s'y étoit passé, fut en cette occasion comme en beaucoup d'autres d'un sentiment tout opposé à celui de tous ceux qui y avoient opiné. Il dit qu'il ne sçavoit pas quelles pouvoient être les vûes du Prince Maure en se retirant en Afrique; mais que s'il y aloit pour y chercher du secours, il étoit persuadé qu'il le feroit inutilement; que les affaires des Maures d'Afrique n'étoient guere moins brouillées que celles des Maures d'Espagne; qu'ils étoient assez occupés chez eux sans s'embarasser des querelles de leurs voisins; & que

s'ils avoient été en état de se mêler de celles de Grenade, ils n'auroient pas attendu si tard à le faire: Que le Prince Maure étoit vaillant & inquiet; que ceux qui suivoient son parti, étoient les plus braves de toute leur nation; qu'ils ne pourroient jamais s'empêcher de se revolter à la première occasion favorable qui s'en présenteroit: Que plus il en fortiroit d'Espagne, moins il y resteroit d'ennemis & de personnes mal affectonnées, dont l'on auroit éternellement à se défier: Que le Prince Maure demandoit ce qu'il eût falu en bonne politique exiger de lui, s'il ne l'eût pas demandé; & qu'il seroit assurément beaucoup moins de mal en Afrique, qu'il n'en seroit en Espagne, s'il y restoit: Que lors qu'il en seroit une fois sorti, l'on n'auroit plus affaire qu'au jeune Roi de Grenade, qui n'avoit ni assez de valeur ni assez de conduite pour se soutenir contre les troupes victorieuses de Sa Majesté: Qu'enfin les affaires étoient si avancées, & la consternation si grande parmi les Maures, que l'on auroit infailliblement achevé la conquête de tout le Roiaume de Grenade, avant que l'Oncle du Roi fût en état d'y amener du secours, quand même il seroit assez heureux pour en obtenir.

La Reine proposa l'avis de Ximenez à Ferdinand; & ce Prince ne se contenta pas de l'approuver, mais il ajouta, qu'il étoit lui seul plus éclairé, & qu'il pénétreroit mieux les véritables interêts de l'Etat, que tout le Conseil ensemble; ainsi la demande du Prince Maure y aiant été proposée une seconde fois, l'avis de Ximenez passa tout d'une voix, & le Prince partit quelques jours après avec trois ou quatre mille Maures des plus riches & des plus grands Seigneurs du Roiaume pour ne jamais revenir en Espagne.

Il n'y avoit plus rien à conquérir que la ville de Grénade, & quelques autres petites Places aux environs qui s'étoient maintenues à l'abri de cette grande Ville. Pour en achever la conquête, Ferdinand & Isabelle envoièrent au Roi de Grénade le Comte de Tendilla. Il étoit chargé de représenter à ce Prince, que les Rois de Castille & d'Arragon avoient exécuté le dernier Traité qu'ils avoient conclu ensemble: Que les villes d'Almeric, de Baça & de Guadix avoient été conquises: Que les Princes Chrétiens avoient fait même quelque chose de plus, en contraignant le Prince son Oncle de sortir du Roiaume de Grénade pour se retirer en Afrique: Qu'il étoit juste que de son coté il leur remît la ville de Grénade, comme par le même Traité il s'étoit obligé de le faire: Qu'en ce cas il avoit ordre de lui offrir quatre millions de maravedis de pension, avec tous les lieux de la Taa d'Andarax, & leurs revenus, pour sa résidence & pour sa subsistance.

Le Roi répondit que son dessein avoit toujours été d'exécuter de bonne foi le dernier Traité qu'il avoit conclu avec les Rois de Castille & d'Arragon; mais qu'il y avoit si peu de tems qu'il étoit rétabli dans Grénade, qu'il n'avoit pas encore pû s'y rendre assez absolu pour en disposer conformément au Traité; que la liaison étroite qui avoit toujours été entre lui & les Princes Chrétiens, l'avoit rendu suspect; que ses actions étoient éclairées, & que le peuple se tenoit sur ses gardes: Que le moindre soupçon que l'on auroit, qu'il eût dessein de rendre Grénade, suffiroit pour lui faire perdre la liberté, & peut-être même la vie; qu'ainsi il étoit de l'intérêt de ses maîtres de lui laisser tout le tems dont il avoit

besoin pour s'assurer de Grénade : Que de précipiter trop l'exécution de ce dessein étoit le moyen infallible de le faire manquer ; qu'on pouvoit cependant se reposer sur sa foi, & que quand il en seroit tems, il n'oublieroit rien pour l'exécution de sa parole, sans qu'il fût besoin de l'en solliciter.

La réponse du Roi de Grénade satisfit aussi peu les deux Rois, que le Comte de Tendilla, qui la leur avoit fait savoir par un Express. On lui dépêcha aussi-tôt le même courrier, avec de nouveaux ordres de solliciter incessamment la reddition de Grénade ; & comme l'on soupçonna que le Roi n'étoit pas content des premières offres qu'on lui avoit faites, on lui ordonna de lui en faire de nouvelles, & même de lui offrir qu'il porteroit toute sa vie la qualité de Roi de Grénade, & qu'on le laisseroit jouir de tous les honneurs de la Roiauté.

A ces nouvelles instances le Roi de Grénade fit la même réponse qu'aux premières ; & ses délais aiant été pris pour un refus, les Rois de Castille & d'Arragon résolurent de faire une nouvelle Armée, & d'assiéger Grénade dans toutes les formes. Le Roi de Grénade, qui l'avoit prévu, n'attendit pas qu'on l'ataquât. Il commença la guerre le premier, en sollicitant à la revolte les peuples d'el Pucherra, des montagnes, & de la vallée de Lecrin. Ses desseins furent d'abord suivis de quelque succès ; car il assiégea & prit les fortes places d'Alhendin & de Marchenne. Mais la fortune peu acoutumée à le favoriser, lui tourna bien-tôt le dos : Ferdinand ne se fut pas plutôt mis en campagne, qu'il remit sous le joug tous ceux qui s'étoient revoltez ; reprit toutes les places dont le Roi Maure ve-

noit de s'emparer, & le réduisit lui-même à se renfermer dans Grénade.

L'Hiver qui suivit cette glorieuse campagne, fut employé aux préparatifs du siège; & dès que le Printems fut arrivé, Ferdinand envoya le Marquis de Villaina avec trois mille chevaux, & dix mille hommes de pié, pour ruiner toutes les petites places des environs de Grénade, & désoler toute la campagne; afin que les Grénadins ne pouvant faire la recolte acoutumée, fussent plus aisément réduits par la famine. Ce fut encore dans cette vue qu'on obligea les peuples des villes que l'on venoit de ruiner, & la plus grande partie des habitans de la campagne, à se retirer dans Grénade, afin que les vivres & les munitions étant plutôt consommées, la ville fût aussi plutôt contrainte de se rendre.

Mais comme Ferdinand ne doutoit pas que les Grénadins ne s'oposassent de tout leur pouvoir à ces exécutions militaires, il suivit lui-même avec le reste de l'Armée, qui étoit composée de sept mille chevaux & de trente mille fantassins presque tous vieux soldats. Outre Ferdinand, qui étoit lui-même un habile Général, elle étoit remplie d'un grand nombre d'Officiers expérimentez, qui s'étoient presque tous distinguez dans les guerres précédentes. Le fameux Conzálve de Cordoué étoit de ce nombre; c'est lui qui par ses grands exploits mérita depuis le surnom de grand Capitaine: Il étoit deslors intime ami de Ximenez, & cette liaison dura autant que sa vie.

Le Marquis de Villaina ayant exécuté sa commission, vint réjoindre le gros de l'Armée. Alors toutes les troupes étant réunies, l'on força le chemin creux & le Pont de Tablatte; & toute l'Armée étant entrée par là dans la

plaine de Grénade, campa à une lieuë de cette ville, résoluë de n'en point partir qu'elle ne l'eût contrainte de se rendre. L'on travailla aussi-tôt aux retranchemens. A peine furent-ils achevez, que la Reine de Castille par les conseils de Ximenez vint au camp avec les Princes ses enfans, résoluë de n'en point partir que la ville ne fût prise. Le motif d'un pareil conseil étoit de rompre les mesures de Ferdinand: Il avoit consenti à la réunion du Roiaume de Grénade à la Couronne de Castille; mais il l'avoit fait avec tant de repugnance, qu'il y avoit lieu de craindre que si on le laissoit le maître de l'Armée, il ne fît cette grande conquête à son profit. L'on prétend même qu'il le tenta; & que sans Consalve qui rompit ses desseins, il en seroit venu à bout. Ximenez, qui étoit le conseil de Consalve, se méla si secrètement de cette intrigue, que Ferdinand, tout déifiant qu'il étoit, n'en eut pas le moindre soupçon; de là vint que tout son ressentiment tomba depuis sur Consalve. Quoi qu'il en soit, la nuit, qui suivit le jour de l'arrivée de la Reine, le feu s'étant mis à la Tente, la consuma avec plusieurs autres qui étoient autour. Cet accident fut cause qu'on batit des hutes de terre couvertes de tuiles, avec des ruës comme dans une ville; & chaque corps aiant pris soin de fortifier son quartier, il se fit du camp une Ville fermée de tous & de murailles avec un fossé profond, & quatre ruës principales qui répondoient aux quatre portes; le camp par ce moien devint également assuré & contre le feu & contre les sorties presque continuëles que faisoient les assiégés. Cette nouvelle ville, que l'on nomma depuis Sainte Foi, fit perdre courage aux Maures, qui virent par là une

résolution constante de ne point quitter le siège que la ville ne fût prise.

Leur dessein étoit d'attirer Ferdinand hors de ses retranchemens , & de l'obliger à remettre la décision de cette affaire à un combat général ; mais ce sage Prince , qui étoit persuadé que la famine sans rien risquer , le rendroit à la fin maître de la place , ne voulut rien confier au hazard.

Sa conjecture ne fut pas vaine ; car après que le siège eut duré huit mois & dix jours , depuis le vingt-fixième d'Avril de l'année 1491 , jusqu'au deuxième de Janvier de l'année 1492 , après que les Maures eurent fait plusieurs tentatives inutiles pour forcer le camp de Ferdinand , & pour l'attirer à la campagne , après avoir éprouvé pendant plusieurs mois tout ce que la famine a de plus terrible : Enfin se voyant sans vivres , sans ressource , sans secours , & sans aucune espérance d'en avoir , ils furent contraints de rendre Grénade à composition.

Après que l'on eut disputé pendant près de deux mois des conditions de cette fameuse réduction , l'on convint enfin que le Roi & le peuple de Grénade remettoient de bonne foi aux Rois de Castille & d'Arragon dans l'espace de quarante jours l'Alhambra , la ville de Grénade , & toutes ses dépendances : Qu'à l'avenir les Maures , tant de la ville que du reste du Roiaume , ne reconnoitroient point d'autres Souverains que la Reine de Castille & ses successeurs : Que pour sûreté de cet accord l'on donneroit en otage la veille de la reddition , cinq cens personnes d'entre les enfans & les frères des principaux de la Ville pour être au pouvoir des Rois de Castille & d'Arragon l'espace de dix jours , pendant qu'ils prendroient

possession des Fortereſſes & de la Ville , & qu'ils y mettoient des troupes & des munitions.

Les deux Rois Chrétiens de leur coté promirent, tant pour eux que pour leurs ſucceſſeurs , de prendre ſous leur protection tous ceux d'entre les Maures qui voudroient reſter en Eſpagne ; de les conſidérer & chérir comme leurs autres ſujets ; de ne conſentir jamais qu'il leur fût fait aucun tort ni aucun déplaiſir ; ni que l'on agît contr'eux autrement que par les formes ordinaires de la juſtice , & de les maintenir dans la jouiſſance des biens , des droits & des privilèges dont ils avoient été en poſſeſſion juſques alors : Que pour ceux qui ne voudroient pas vivre en Eſpagne , il leur ſeroit permis de diſpoſer , comme il leur plairoit , de tous leurs biens , tant meubles qu'immeubles , & qu'on leur fourniroit des vaiſſeaux pour les transporter en Afrique. L'on accorda au Roi en particulier tout ce qui lui avoit été ofert par le Comte de Tendilla , excepté la qualité de Roi , & les honneurs dûs à la Roiauté.

Le jour étant venu que le Roi de Grénade devoit remettre l'Alhambra & les autres Fortereſſes , le Cardinal Mendofſe Archevêque de Tolède , acompagné de Ximenez , de la plupart des Officiers , & d'un grand nombre de Nobleſſe , & ſuivi des meilleures troupes , & de quantité d'artillerie , partit pour en aler prendre poſſeſſion au nom de la Reine de Caſtille. Tout ſe paſſa fort paiſiblement , & de bonne foi. Le Cardinal s'étant faiſi de tous les poſtes , fit arborer ſur les plus hautes tours la Croix que l'on portoit devant lui , & les étendars de Caſtille. A cette vuë l'Armée Chrétienne , qui n'étoit qu'à demie lieuë de la ville , témoigna

sa joie par quantité de décharges, & par toutes les marques de réjouissance que l'on a coutume de donner dans ces occasions. En même tems Ferdinand & Isabelle marchèrent vers la ville pour en aller prendre possession. Lors qu'ils en furent proche, ils rencontrèrent le Roi de Grénade qui en sortoit. Il voulut mettre pié à terre pour les saluer, mais ces Princes ne le voulurent point souffrir : Ils lui rendirent au contraire, mais pour la dernière fois, tous les honneurs qu'ils lui eussent pû rendre, s'il avoit encore été maître de tout le Roiaume de Grénade. Ils se séparèrent ainsi, aparament fort satisfaits les uns des autres. Ce Prince dépouillé fut prendre possession des lieux qui lui avoient été assignez pour sa résidence, & les deux Rois Chrétiens entrèrent dans Grénade, dont ils ne pouvoient assez admirer la beauté.

Cette ville étoit alors au plus haut point de sa gloire & de sa magnificence : Il y avoit plus de trois cens ans que les Rois de Grénade travailloient à l'envi à l'embelir. Le seul Mahomet Alamar, lequel fit bâtir l'Alhambra qui servoit de Forteresse à la Ville, & de Palais aux Rois de Grénade, & qui étoit le plus bel édifice, & le mieux fortifié de toute l'Europe, y fit de si prodigieuses dépenses, qu'on crut qu'il avoit trouvé le secret de faire de l'or. Elle étoit sans contredit la plus grande ville de toute l'Espagne : Son enceinte étoit de plus de quatre grandes lieuës de circuit; ses murailles étoient à peu près d'une même structure, & l'on y avoit ajouté à une distance égale les unes des autres, plus de mille tours ornées de crenaux, qui ne servoient pas moins à l'embelir, qu'à la fortifier. L'on y contoit soixante & dix mille maisons.

& plus de trois cens mille habitans. On la divisoit alors en quatre principaux quartiers, l'Alhambra, Grénade, l'Albayzin & l'Antequerula, ainsi nommée, parce que cette partie de la Ville fut premièrement habitée & battie par des Maures venus d'Antequerra. Comme elle est toute située sur plusieurs cotaux, & que le pais des environs est fort beau, elle a les plus beaux aspects du monde. D'ailleurs quoi qu'elle soit située dans la partie la plus méridionale de toute l'Espagne, l'air y est si sain à cause de sa pureté & du grand nombre des rivières, des sources, & des fontaines qui arrosent tout le pais, que les Maures avoient coutume de dire que le Paradis étoit situé dans cette partie du ciel qui répond sur cette Ville. A présent Grénade, aussi-bien que le Roiaume qui en porte le nom, ont bien changé de face; car au lieu qu'autrefois le dernier étoit rempli d'un nombre incroyable de Villes, de Bourgs, de Chateaux & de Vilages, l'un & l'autre est aujourd'hui ruiné, & presque tout dépeuplé; ce n'est pas que Ferdinand & Isabelle aient rien épargné pour maintenir cette belle conquête dans tout l'éclat où ils l'avoient trouvée: ce fut dans cette vue qu'Alexandre VI. à leur sollicitation établit dans Grénade un Archevêché & une Université, qui a encore aujourd'hui beaucoup de réputation; mais les fréquentes revoltes des Maures, & le banissement général qui en fut fait de toute l'Espagne en 1609, l'ont réduite en l'état où on la voit aujourd'hui, c'est à dire, fort peu semblable à ce qu'elle étoit, lorsque Ferdinand & Isabelle en firent la conquête.

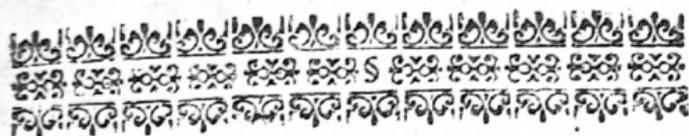
Cependant les Rois de Castille & d'Arragon étant entrez dans cette belle ville d'une manière qui avoit quelque chose de l'air des

anciens triomphes, ils y firent observer la ca-
 pitulation avec tant de soin, donnèrent si bon
 ordre à la Police de la Ville, & sçurent si
 bien caresser la Noblesse & le peuple, que les
 nouvelles en étant portées par tout le Roiaume,
 chacun se soumit de bon cœur à ces nou-
 veaux maîtres; & s'il resta quelque regret du
 changement arrivé dans cet état, ces peuples
 le sçurent si bien cacher, qu'il n'en parut rien
 du vivant de Ferdinand & d'Isabelle qui les
 avoient conquis, qu'en une seule rencontre qui
 n'eut pas de suite, comme on le rapportera dans
 la continuation de cette Histoire. Ainsi par la
 valeur de Ferdinand, la prudence d'Isabelle,
 le zèle & les conseils de Ximenez, la Religion
 Chrétienne fut rétablie dans toute l'Espagne;
 la Secte de Mahomet en fut banie, aussi-bien
 que la domination des Maures, qui y avoient
 régné pendant près de huit-cens ans; & Fer-
 dinand & Isabelle acquirent pour eux-mêmes &
 pour leurs Successeurs, la qualité de Rois Ca-
 tholiques*, qu'on leur donnera deormais dans
 cette Histoire.

* *Alé-
 xandre
 VI, qui
 étoit Es-
 pagnol de
 nation,
 leur don-
 na cette
 qualité
 aussi-tôt
 après la
 prise de
 Grenade
 à l'exem-
 ple des
 Rois de
 France,
 qui por-
 tent de-
 puis tant
 de siècles
 celle de
 Rois
 Très-
 Chré-
 tiens.*

Fin du premier Livre.





HISTOIRE

DU CARDINAL

XIMENEZ,

ARCHEVÊQUE DE TOLEDE,

ET

RÉGENT D'ESPAGNE.

LIVRE SECON D.

Mort du Cardinal Mendosse , Archevêque de Toléde. Divers avis que ce Cardinal donne avant sa mort à leurs Majestez Catholiques. Ximenez est élevé à l'Archevêché de Toléde. Sa manière de vie. Il travaille à la Réformation de l'Ordre de Saint François. Les traverses qu'il eut dans l'exécution de ce dessein le mettent en danger de sa vie. Grands diferens avec le Chapitre de Toléde.



La conquête de Grénade fut glorieuse aux Rois Catholiques Ferdinand & Isabelle , elle fut extrêmement funeste au Cardinal Mendosse, Archevêque de Toléde. Il tomba dangéusement malade des fatigues qu'il s'étoit données pendant le siège ; & la réduction de Gré-

nade , & cette maladie jointe à son grand âge , après l'avoir fait languir deux ans , firent presque desespérer de sa vie. Les Rois Catholiques aiant appris le danger où il étoit , le furent visiter. Ce fut un honneur qu'ils rendirent autant à son mérite , & aux services qu'il leur avoit rendus , qu'à sa naissance & au rang qu'il tenoit dans l'Eglise & dans l'Etat. La confiance qu'ils lui témoignèrent en cette occasion , fit bien voir que l'estime qu'ils faisoient de lui , avoit du moins autant de part à cette visite , que toute autre considération. Car après lui avoit fait connoître de la manière du monde la plus obligeante la part qu'ils prenoient à son mal , la Reine ordonna à tout le monde de sortir de sa chambre ; & s'étant assise avec Ferdinand proche de son lit , elle lui dit que l'appréhension qu'ils avoient de le perdre , les obligeoit de profiter du reste d'une vie qui avoit toujours été si utile à l'Etat , & qu'ils le conjuroient dans cette vûe de leur donner avec sa sincérité ordinaire tous les avis qu'il croiroit leur être avantageux.

Le Cardinal , après avoir remercié leurs Majestez de l'honneur qu'ils lui faisoient de le visiter , & de la confiance qu'ils vouloient bien lui marquer , leur dit que l'état où il se trouvoit ne lui permettant pas de dissimuler la vérité , & ne pouvant pas d'ailleurs se dispenser de leur obéir , & de répondre à l'honneur qu'elles lui faisoient de le consulter ; il les prioit de trouver bon qu'il leur donnât deux avis qu'il estimoit également importants à la gloire & au repos de l'Etat ; & d'attribuer à son zèle pour leurs Majestez la liberté dont il seroit contraint d'user en les donnant. Le premier étoit de faire la paix avec le Roi de France* ; & quand ils l'auroient faite , de la garder

*
Charles
vij.

garder inviolablement : Le second , de marier le Prince d'Espagne leur fils * avec la Princesse Jeanne qui s'étoit retirée en Portugal.

* Doit
Jean.

Le Cardinal qui se trouvoit ce jour-là un peu mieux , ajouta pour apuier le premier avis , que la conquête du Roiaume de Grénade encore toute récente , exigeoit absolument que l'on entretint un grand nombre de troupes , dont l'on pût au besoin former tout d'un coup une puissante Armée ; que les conquêtes ne se conservoient que par les mêmes moiens dont l'on s'étoit servi pour les faire : Que quelque bonne mine que fissent les Maures , ils ne pouvoient souffrir que très-impatiemment de se voir privez de leurs Rois naturels , & d'être assujétis pour toujours à la Couronne de Castille : Qu'à la première occasion favorable qui se présenteroit , ils ne manqueroient jamais de se revolter : Que le seul moien de les en empêcher étoit de les mettre dans l'impuissance de le faire : Que l'Oncle du Roi de Grénade étoit en Afrique ; qu'il y sollicitoit continuellement de puissans secours , & qu'il les pressoit d'autant plus vivement , qu'il savoit bien que l'autorité de leurs Majestez parmi des peuples nouvellement conquis , ne pouvoit être que très-mal affermie : Qu'à la vérité l'état des affaires d'Afrique ne lui avoit pas permis de les obtenir jusques alors ; mais qu'il ne falloit qu'un moment pour changer les choses de face : Que ce Prince avoit emporté de grands trésors ; qu'il avoit la réputation d'être fort brave ; qu'il n'en falloit pas davantage pour faire déborder en Espagne un nouveau déluge de Maures , qui après avoir reconquis le Roiaume de Grénade , ne seroient que trop suffisans pour pousser les conquêtes plus loin , & réduire peut-être la Castille à des extrémités contre lesquelles l'on

ne pouvoit trop se précautionner : Qu'il s'en suivoit de là évidemment qu'il falloit demeurer armé, & tenir sur pié de puissantes troupes ; mais que bien loin de les mener à l'extrémité de l'Espagne contre le plus puissant Prince de la Chrétienté, où elles seroient absolument inutiles pour la conservation du Roiaume de Grénade, il en falloit mettre une partie dans le cœur de ce Roiaume, & l'autre sur les frontières, afin de tenir de tous cotés les Maures en bride, & d'être en état de s'opposer aux secours qui pourroient venir d'Afrique.

Le Cardinal, qui avoit toujours fait profession d'une piété très-sincère, & qui en étoit encore plus vivement pénétré dans le danger où il se trouvoit, ajouta à ces raisons de politique, Qu'il ne falloit point attribuer aux forces humaines, mais à la protection que Dieu avoit acordée aux armes de leurs Majestez, le succès étonnant de la guerre de Grénade : Qu'il étoit à craindre, que si au lieu de continuer à les employer contre les Infidèles, l'on s'en servoit contre le Fils aîné de l'Eglise, ce secours venant à manquer, l'on ne perdit contre les François la gloire & la réputation que l'on avoit aquis contre les Maures ; Qu'au moindre échec que leurs troupes recevroient sur les frontières d'Espagne, la revolte des Maurés, & la perte du Roiaume de Grénade étoient infaillibles ; & que quelques avantages qu'on pût obtenir contre le Roi Très-Christien, ils n'égaletient jamais la perte que seroient l'Eglise & l'Etat, si l'Empire des Maures se rétablissoit en Espagne.

Il ajouta, en s'adressant à Ferdinand, que le recouvrement qu'il prétendoit faire par les armes des deux Comtez de Roussillon & de Cerdagne, n'étoit ni juste ni de saison ; qu'il n'étoit pas de

faison, parceque, comme il venoit de le faire voir, l'état des affaires ne permettoit pas qu'on employât ailleurs des troupes absolument nécessaires pour la conservation du Roiaume de Grénade. Qu'il n'étoit pas juste non plus ; qu'il savoit mieux què personne, que le feu Roi d'Aragon son père avoit engagé les deux Comtez, dont il s'agissoit, au Roi de France Louis XI. pour trois cens mille écus qu'il lui avoit prêté dans le plus grand besoin où il se fût jamais vû : Que le Contract d'engagement portoit à la vérité que le Roi d'Aragon pourroit les retirer dans neuf ans, à conter du jour du contract, en remboursant le principal & les interêts ; mais qu'il portoit aussi, que s'il ne le faisoit pas pour quelque raison que ce pût être dans le terme préfix, il n'y feroit plus reçu, & que la propriété du Rouffillon & de Cerdagne demeureroit acquise au Roi de France : Que le feu Roi avoit laissé passer ce terme sans parler de les retirer : Que quoi qu'en vertu du contract sans autre formalité le Roi de France fût devenu propriétaire des deux Comtez, il n'avoit pas laissé pour une pure abondance de droit de faire sommer par un Héraut le Roi d'Aragon de retirer les Comtez : Que ce Prince ne l'ayant pas fait, Sa Majesté Très- Chrétienne les avoit réunis à sa Couronne, & les avoit laissez en mourant au Roi Charles VIII. son fils unique & son successeur : Qu'il y avoit neuf ans que ce Prince en étoit paisible possesseur : Que conjointement avec son père il y avoit trente ans qu'il en jouissoit sans contestation : Qu'un si long terme les ayant rendus aussi inaliénables que les autres Provinces de France, la guerre qu'il feroit pour les recouvrer, ne pouvoit être juste : Qu'ainsi il étoit persuadé que leurs Majestez ne pouvoient

mieux faire que de conclure une bonne paix avec Sa Majesté Très-Chrétienne, & de la garder inviolablement.

Pour comprendre l'importance du second avis, il faut reprendre les choses de plus loin, & supposer que Henri I V. dernier Roi de Castille, frère & prédécesseur immédiat d'Isabelle, passoit si absolument pour impuissant, que c'est encore aujourd'hui le surnom que lui donnent tous les Historiens d'Espagne, pour le distinguer des autres Rois de Castille, qui ont porté comme lui le nom de Henri. Son premier mariage avec Blanche de Navarre ne contribua pas peu à lui acquérir ce titre : Il eut beau la répudier pour se vanger des plaintes qu'elle avoit faites, d'être obligée de garder dans le mariage une continence à laquelle elle ne s'étoit point attenduë ; son second mariage avec Jeanne Infante de Portugal ne rétablit pas sa réputation ; sa stérilité pendant plusieurs années avoit persuadé tout le monde qu'il étoit incapable de se faire des successeurs, & l'on regardoit déjà la Princesse Isabelle sa sœur [celle-là même dont l'on a parlé jusqu'à présent] comme son héritière, lorsque la Reine devint grosse, & accoucha d'une fille, la plus belle, à ce qu'on dit, mais aussi la plus malheureuse Princesse de son siècle : C'est cette Jeanne de Castille dont l'on a déjà parlé dans le livre précédent.

Le bruit courut aussi-tôt que Henri ne pouvant non plus avoir d'enfans de sa seconde femme que de la première, avoit mieux aimé que Bertrand de la Cueva son favori, qui fut depuis Duc d'Albuquerque, suppléât à son défaut, que de passer pour impuissant. Isabelle y avoit plus d'intérêt que personne ; puisque, supposé que cette fille passât pour lé-

gitime, étant plus proche d'un degré, & représentant son père, elle l'excluoit manifestement de la succession à la Couronne de Castille, qu'elle s'étoit acoutumée à regarder comme une chose qui ne lui pouvoit être enlevée. Ainsi soit que l'interêt agît tout seul, ou qu'en éfet elle fût persuadée que le Duc d'Albuquerque étant le père de cette fille, elle ne devoit pas succéder aux Couronnes de Castille; Henri étant mort, elle forma un puissant parti, se mit à sa tête, & alluma la guerre dans l'Etat. Mais ne se sentant pas assez forte pour faire passer sa Nièce prétendue pour illégitime, elle eut recours à Ferdinand, & l'épousa, à condition qu'il appuiéroit son parti de toutes les forces d'Aragon. Il entra aussi-tôt dans la Castille à la tête d'une puissante Armée, en se joignant aux Grands qui tenoient le parti d'Isabelle; il défit en bataille rangée les partisans de la Princesse Jeanne, la contraignit de se retirer en Portugal, obligea les Etats de Castille de la déclarer batarde; fit reconnoître la Reine Isabelle sa femme pour seule légitime héritière du feu Roi Henri son frère, & la maintint toujours depuis dans la paisible possession de la Castille, & des Couronnes qui en dépendent.

Le Cardinal Mendosse, qui avoit été témoin oculaire de ce que l'on vient de raconter, le suposa manifestement dans l'avis qu'il donna aux Rois Catholiques de marier l'Infant leur fils avec la Princesse Jeanne: Il soutint ensuite que c'étoit l'unique moien d'affurer le repos de la Castille, & d'éviter une guerre qui ne pouvoit que lui être très-funeste, si cette Princesse épousoit quelque puissant Prince, qui fût en état de faire valoir les droits qu'elle prétendoit avoir à cette Couronne, ou qu'elle en

eût des enfans, qui aparament ne feroient pas d'humeur de négliger les prétentions de leur mère. Il ajouta, en s'adressant à la Reine, que c'étoit le seul moien qu'elle avoit de reparer le tort qu'elle pourroit avoir fait à cette Princesse sans s'en faire à elle-même. Que le respect deû à la Majesté Royale avoit empêché de vérifier l'impuissance prétendue du feu Roi son frère, comme on l'auroit pû faire à l'égard d'un particulier; qu'il avoit toujours maintenu que la Princesse Jeanne étoit légitime; Qu'il avoit persisté dans cet aveu au lit de la mort, & que ce moment fatal qui oblige de découvrir les vérités les plus cachées, n'ayant pû porter ce Prince à changer de sentiment, le moins qui pouvoit en résulter en sa faveur, étoit de douter si elle étoit légitime: Que le doute dans les occasions de cette importance obligeoit de prendre le plus seur, c'est à dire, de lui rendre justice; que cela se faisoit en la mariant avec le Prince d'Espagne; que ce mariage reparoit le tort qu'on auroit pû lui faire; qu'ainsi il croïoit qu'il étoit de la dernière importance de le conclure au plutôt, & de l'exécuter dès que l'âge du Prince d'Espagne pourroit le permettre.

La liberté dont avoit uzé le Cardinal en apuïant les deux avis que l'on vient de rapporter, déplut également à leurs Majestez Catholiques. La Reine, qui ne pouvoit souffrir qu'on revoquât en doute la justice de ses droits sur la Couronne de Castille, en fut si choquée, que quelque cas qu'elle eût fait jusques alors du Cardinal, elle ne fit pas difficulté de dire depuis, que sa dernière maladie lui avoit altéré l'esprit. Mais comme elle avoit ses vûes, elle jugea à propos de dissimuler, & lui demanda avec la même tranquillité que si elle

n'en eût point été ofencée , s'il n'avoit pas encore quelque avis à lui donner touchant son successeur.

Le Cardinal , qui aparament avoit été prévenu par cette Princesse , à qui il devoit tout ce qu'il étoit , & qui croïoit n'avoir plus rien à ménager avec Ferdinand , répondit que puisque Sa Majesté lui ordonnoit de lui dire son sentiment sur ce point qui n'étoit pas des moins importants au repos de l'Etat , il ne pouvoit s'empêcher de lui dire , que l'Archevêque de Tolède étant , comme Primat d'Espagne , le Chef du Clergé , la première personne du Royaume après les Princes du Sang en qualité de Grand Chancelier de Castille , & le plus riche particulier de toute l'Espagne ; il étoit de la dernière conséquence de n'élever à cette dignité qu'une personne , du zèle & de la fidélité duquel l'on seroit bien assuré : Qu'il y avoit pour cet éfet deux inconveniens également à éviter ; l'un d'y nommer un étranger , quel qu'il pût être : que les Loix fondamentales de l'Etat s'y oposoient formélement ; & que d'ailleurs les Castillans ne souffriroient jamais que contre les Priviléges de leur Nation , cette grande dignité fût ocupée par un homme qui ne seroit pas de leur país : Que cet inconvenient évité il faloit bien se garder de tomber dans un autre , qui consistoit à en pourvoir une personne de qualité , comme l'on avoit fait jusques alors ; mais qu'il y faloit élever un homme de mérite , & dont la capacité & les talens extraordinaires supléassent à la naissance. La raison qu'il en rendit , fut que les Grands & la Noblesse de Castille avoient besoin d'être humiliés ; qu'ils en avoient uzé jusques alors à l'égard de leurs Rois avec une insolence qui ne pouvoit plus se dissimuler ;

Que le peuple gémissoit sous le joug de ces petits tirans : Que le plus doux moien, & en même tems le plus efficace de les ranger à leur devoir, étoit de les afoiblir, en rompant l'union étroite qu'ils conservoient depuis si long tems avec le Clergé ; & que cela arriveroit infailliblement, si l'on donnoit un Chef à ce premier corps de l'Etat, qui n'eût aucune liaison avec eux ni par sa naissance ni par ses alliances.

Ces dernières paroles du Cardinal touchèrent si vivement le Roi Catholique, que quoiqu'il fût le plus dissimulé de tous les hommes, il eut toutes les peines du monde de s'empêcher de le témoigner ; en effet ce Prélat venoit de choquer directement par ce dernier avis le plus délicat de tous les interêts qu'il eût pour lors à ménager. Il y avoit long tems qu'il souhaitoit avec la plus forte passion de procurer l'Archevêché de Tolède à l'un de ses bâtards, qui étoit Don Alonce, Archevêque de Saragosse, & il n'avoit rien épargné pour y disposer l'esprit de la Reine. Il avoit en cela un double interêt ; il consistoit à procurer un puissant établissement, sans qu'il lui en coûtât rien, à un fils qui lui étoit fort cher, & à se rendre à peu près aussi absolu dans la Castille, qu'il l'étoit dans l'Aragon ; ce qu'il croïoit ne lui devoir pas être difficile, quand il auroit mis à la tête du Clergé & du Conseil d'Etat une personne puissante, & qui seroit aussi aveuglément dans ses interêts, qu'il avoit lieu de l'espérer de l'Archevêque de Saragosse. Cependant comme il étoit étranger, & qu'il ne cédoit en qualité qu'aux Princes de Sang, le Cardinal venoit de lui donner l'exclusion formelle, & la manière dont la Reine lui avoit paru recevoir cet avis, lui donnoit lieu d'a-

préhender qu'elle ne s'obstinât à l'exécuter. Il étoit occupé de ces pensées qui se présentoient en foule à son esprit, lorsque la Reine, qui ne cherchoit qu'un prétexte pour éluder les sollicitations qu'il lui pourroit faire en faveur de l'Archevêque de Saragosse, demanda au Cardinal, s'il ne connoissoit point quelqu'un qui eût toutes les qualitez qu'il venoit de lui marquer.

Le Cardinal, qui estimoit effectivement Ximenez autant qu'il le méritoit, & qui peut-être agissoit de concert avec la Reine, lui répondit qu'il ne croïoit pas qu'il y en eût dans toute l'Espagne qui les possédât dans un degré plus éminent que le P. Ximenez, Confesseur de Sa Majesté.

Il aloit s'étendre sur ses loüanges; mais la Reine, qui avoit tout ce qu'elle s'étoit proposé, & qui étoit outrée d'ailleurs de l'avis que le Cardinal lui avoit donné touchant le mariage du Prince d'Espagne, se leva en lui disant, qu'un plus long entretien ne pourroit qu'augmenter son mal. Elle sortit aussi-tôt; le Roi la suivit, & le Cardinal mourut quelques jours après.

Cette mort donna lieu à une infinité de brigues que firent tous les Grands de Castille pour mettre l'Archevêché de Toléde dans leur famille; mais il n'y en eut point de plus forte que celle du Roi Catholique en faveur de l'Archevêque de Saragosse. Cependant il n'y en avoit point à qui la Reine fût plus éloignée de le donner. Elle haïssoit généralement tous les batards du Roi Catholique; mais elle avoit encore plus d'aversion pour D. Alonso que pour les autres, par la seule raison qu'il étoit fils de la Comtesse d'Eboli, qui étoit celle de toutes les maitresses du Roi qu'elle avoit le plus irrécôn-

liablement haïe : D'ailleurs comme elle n'étoit pas moins habile que Ferdinand , elle avoit pénétré ses desseins ; & comme elle étoit infiniment jalouse de l'autorité souveraine qu'elle s'étoit réservée toute entière , comme propriétaire de la Castille , elle n'avoit garde de faire des démarches qui y pussent donner atteinte , en donnant lieu au Roi de la partager avec elle : Ainsi quoi qu'il pût faire en faveur de l'Archevêque de Saragosse , elle persista toujours dans le dessein de donner à Ximenez l'Archevêché de Tolède ; & elle l'exécuta d'une manière qui a quelque chose d'assez singulier pour n'en omettre aucune circonstance : Voici comme la chose se passa.

La Reine ayant destiné à Ximenez l'Archevêché de Tolède , non seulement elle ne lui communiqua pas la résolution qu'elle avoit prise ; elle en fit un fort grand secret à tout le monde , & particulièrement au Roi Catholique : Elle craignoit qu'il ne la traversât du côté de Rome , où il pouvoit beaucoup sur l'esprit d'Alexandre VI , qui étant Aragonois de nation , étoit né sujet de Ferdinand. Elle en fit pourtant expédier le Bref par les Secrétaires d'Etat ordinaires ; mais afin qu'on ne pût pénétrer son dessein , elle fit laisser en blanc le nom du pourvû , & le remplit elle-même de celui de Ximenez. Elle envoya aussi-tôt à Rome pour l'expédition des Bulles ; & les ayant reçues un jour de Carême que Ximenez étoit prêt de partir de Madrid avec son compagnon , pour aler assister selon sa coutume à l'Office de la Semaine Sainte dans un Couvent de son Ordre , la Reine l'envoya quérir. Elle l'entretint quelque tems de choses indifférentes ; puis tirant tout d'un coup de sa poche les Bulles du Pape : Voyez , lui dit-elle , ce que

mande Sa Sainteté par ces lettres que je viens de recevoir. Il les prit avec beaucoup de respect, & lut le dessus qui portoit ; *A nôtre Vénérable Frère François Ximenez, élu Archevêque de Toléde.* Il fut d'abord extraordinairement surpris ; mais revenant à soi, il se contenta de baiser ces Lettres sans les ouvrir, & les rendant à la Reine, *Madame*, lui dit-il, *ces Lettres ne s'adressent pas à moi.* Il se retira aussi-tôt, & partit pour son voiage.

La Reine, qui connoissoit parfaitement son mérite & sa capacité extraordinaire, & qui étoit persuadée qu'il ne lui manquoit aucune des qualitez nécessaires pour soutenir la première dignité de l'Eglise d'Espagne, fut tout à fait éditée de lui trouver l'esprit aussi humble, qu'il étoit grand. Elle dépêcha aussi-tôt après lui plusieurs Seigneurs de la Cour pour tâcher de lui persuader de recevoir cette importante charge. Mais étant arrivez à son Couvent, ils ne l'y trouvèrent pas ; il avoit passé outre, & continuoit son chemin à grand' hâte, lors qu'il fut rencontré par ces mêmes Seigneurs qui l'avoient suivi, & qui étant bien montez, n'eurent pas beaucoup de peine d'attraper un homme qui marchoit à pié, qui étoit chargé d'habits fort pésans, & qui étoit afoibli par le jeûne du Carême, que l'on pratiquoit encore en ce tems-là avec une austérité toute autre que l'on ne fait aujourd'hui.

Ils n'épargnèrent rien pour lui persuader de se rendre au choix que le Pape & la Reine avoient fait de lui. Mais soit que Ximenez, qui faisoit profession de la piété la plus scrupuleuse, se crut véritablement indigne de l'Archevêché de Toléde ; ou qu'il fût persuadé que sa résistance seroit vaine, & qu'il le recevoit avec d'autant plus de gloire, qu'il auroit fait

plus de difficulté de l'accepter, tous leurs efforts furent inutiles, & il falut un commandement exprés du Pape pour l'obliger d'accepter une charge qui faisoit l'objet de l'ambition des plus grands Seigneurs du Roiaume.

Il fit même quelque chose de plus : Car lors qu'il falut donner son consentement, il ne le fit qu'à deux conditions ; l'une que pour quelque considération que ce pût être, il ne quitteroit jamais l'Eglise de Tolède, qu'on le forçoit, pour ainsi dire, d'épouser : L'autre, qu'il ne consentiroit jamais qu'on imposât un sou de pension sur cet Archevêché, l'un des plus riches de toute la Chrétienté ; ni qu'on donnât la moindre atteinte aux libertez & aux immunités de son Eglise. La Reine lui promit tout ce qu'il voulut ; mais cela n'empêcha pas que le Roi Catholique, qui ne se croioit pas obligé par les promesses de la Reine, & qui n'étoit pas fort scrupuleux à garder les siennes, ne fit depuis la mort de cette Princesse tous ses efforts pour y donner atteinte ; mais il rencontra un Prélat ferme, qui l'obligea à garder les paroles qu'on lui avoit données. L'acceptation que fit Ximenez de l'Archevêché de Tolède, fut aussi-tôt suivie de son Sacre. Il se fit avec toute la magnificence possible dans une Eglise de son Ordre proche de Burgos : Elle étoit parée des plus riches meubles de la Couronne ; tous les Grands de Castille & d'Aragon y accompagnèrent leurs Majestés Catholiques, & lui baisèrent les mains l'un après l'autre à l'imitation du Roi & de la Reine ; qui, suivant la coutume de ce tems-là, leur en avoient donné l'exemple.

Quoique par son élévation à l'Archevêché de Tolède Ximenez fût devenu l'un des plus

riches Prélats de la Chrétienté, il ne changea presque rien à sa première façon de vie, soit qu'il ne voulût pas passer tout d'un coup d'une extrémité à l'autre, ou qu'il fût persuadé que les Evêques d'Espagne acoutumés à vivre avec beaucoup de magnificence, lui fourniroient bien-tôt par leurs plaintes l'occasion d'en changer, sans qu'on lui en pût faire aucun reproche; ou que lui étant de la dernière importance de ménager l'estime de la Reine, il attendit que cette Princesse, qui aimoit l'éclat, le pressât elle-même de vivre d'une manière plus magnifique.

Ainsi, quoi que par tout où il acompagnoit la Reine, on eût soin de lui retenir toujours des apartemens magnifiques, il ne se reservoit en effet qu'une chambre tres-médiocre, dont les murailles étoient toutes nuës, & sans tapissérie en hiver comme en été; il y faisoit mettre pour tous meubles une table sans tapis, deux chaises, un lit de trois ais sur deux tra-teaux, une paillasse piquée sans matelas & sans draps. Il se couchoit & se levoit toujours sans vouloir être servi de personne; il ne portoit point de linge, & ne quitoit jamais l'habit de son Ordre, pas même la nuit pour se reposer: outre les jeûnes prescrits par l'Eglise, qu'il observoit avec beaucoup d'austérité, il pratiquoit avec beaucoup d'exactitude ceux qui étoient ordonnez par la Règle & les Constitutions de son Ordre; les autres jours il gardoit inviolablement tout ce que l'Eglise prescrit touchant la tempérance & la frugalité des Evêques. On ne lui servoit d'ordinaire qu'un seul plat de viande des plus communes, & si l'on s'avisoit de lui servir quelque chose de plus délicat & de mieux aprêté, il l'envoioit aussitôt aux malades du lieu sans y toucher.

Outre quelques séculiers qu'il jugea nécessaires pour les bas offices de sa maison, il ne prit pour ses Aumôniers & ses Chapelains qu'un assez bon nombre de Religieux de son Ordre des plus graves & des plus pieux, avec lesquels il récitoit l'Office divin, & faisoit tous les exercices qu'il avoit coutume de faire dans le Cloître. Son dessein outre cela étoit de s'en servir pour l'accompagner dans les visites qu'il avoit résolu de faire dans tout le Diocèse de Tolède dès qu'il seroit en état d'aler prendre lui-même possession de cette première Eglise d'Espagne, & pour confesser, prêcher, & faire toutes les instructions qu'il jugeoit nécessaires à l'éducation du peuple : Son écurie consistoit en un âne, dont il se servoit quelquefois pour se soulager dans ses voyages, qu'il faisoit toujours à pié, comme tous ceux qui l'accompagnoient : C'étoit-là toute sa maison, tout son équipage, & tout son train. Il ne voulut pas seulement entendre parler de Chambelans, de Maîtres d'Hôtel, d'Ecuiers, de Gentilshommes, de Pages & de Laquais, quoi que tous ces Officiers eussent été ordinaires aux Archevêques de Tolède ses prédécesseurs. Il parloit au contraire avec un extrême mépris de cette pompe séculière, & disoit hautement qu'un Evêque qui se reconnoissoit Ministre de Jesus-Christ pauvre, devoit faire gloire d'imiter sa pauvreté, & non pas disputer de la vanité & du faste avec les Grands du monde.

Pour ce qui est de son revenu, toutes les dépenses superflues étant retranchées, & le bien de ce riche Archevêché étant administré avec beaucoup d'économie, après en avoir pris ce qui étoit nécessaire pour sa personne & pour sa maison, il employoit le reste à secourir un nombre presque infini de pauvres.

Si Ximenez eût toujours continué à vivre de la sorte, il seroit encore aujourd'hui la règle des plus saints Evêques, comme il passe, sans contredit, pour le modèle des plus grands politiques; mais la vérité qui doit faire le principal caractère de l'Histoire, oblige d'avouer, qu'il y a peu de métamorphoses semblables à la sienne. Ximenez, qui dans toutes ses actions n'avoit jusqu'alors paru occupé que des sentimens de la piété la plus exacte, ne fut plus rempli que des idées qui tendoient à sa propre grandeur, & à l'agrandissement de la Monarchie d'Espagne. Il ne se souvint plus ni de la médiocrité de sa naissance, ni des devoirs de l'état religieux qu'il avoit embrassé, ni de ceux de l'Episcopat dont il avoit fait d'abord toute sa gloire. Il ne s'occupa presque plus, du moins à l'extérieur, que des affaires politiques; l'ambition parut sa passion dominante, & il n'égala pas seulement ses prédécesseurs en magnificence, mais il les surpassa de beaucoup; ce n'est pas qu'on lui puisse reprocher aucun de ces défauts grossiers qui ont deshonoré tant de grands hommes, au contraire il fit toujours profession d'une haute probité; il aima la justice jusqu'à l'excès, & l'appuya toujours de toute son autorité; il ne se laissa jamais d'être le protecteur des pauvres, des gens de bien, & de tous ceux qu'il sçavoit être injustement opprimés; l'on ne peut pas même nier qu'il n'ait fait de fort grandes choses pour la gloire de l'Eglise & de la Religion. Mais tout cela se faisoit avec un air de faste & de grandeur, qui faisoit bien connoître qu'il ne travailloit que pour la sienne, & qu'il n'avoit point d'autre dessein que celui de s'immortaliser. On peut dire qu'il y a réüssi mieux que personne, puis qu'il

passé encore aujourd'hui pour le plus grand génie & le plus heureux politique qui ait jamais gouverné l'Espagne.

Mais le changement dont on vient de parler n'arriva pas tout d'un coup : voici quelle en fut la cause ou le prétexte. La manière dont Ximenez continuoit de vivre, après son élévation à la première Dignité Ecclésiastique de l'Espagne, déplut également aux Grands & aux Evêques qui se trouvoient alors à la Cour. Comme le choix que la Reine en avoit fait, y avoit été fort mal reçu de tous les Grands qui avoient prétendu à l'Archevêché de Tolède, ils ne manquèrent pas d'interpréter toutes ses actions en mauvaise part, & d'en faire la peinture du monde la plus odieuse ; ils publièrent aussi - tôt qu'il n'avoit d'un Evêque que le seul nom, & qu'il n'avoit pas même voulu en prendre l'habit ; ils appellèrent la frugalité de sa table, une mesquinerie honteuse ; l'épargne qu'il faisoit de son revenu pour les pauvres, l'effet d'une avarice sordide ; son exactitude dans tous les exercices de sa charge, un avilissement de l'Episcopat ; & enfin sa modestie & sa modération, une lacheté & une bassesse.

La Reine avoit beaucoup de peine de voir que la malignité des Grands de Castille se servît de ces vains prétextes pour obscurcir un mérite qu'elle connoissoit mieux que personne. Elle n'ignoroit pas que tous ces reproches retomboient tacitement sur elle, puisque tout le monde sçavoit qu'elle n'avoit consulté qu'elle même pour faire le choix de Ximenez, qu'on s'éforçoit de faire passer pour extravagant. Mais comme elle connoissoit parfaitement l'attachement extrême que l'Archevêque de Tolède avoit à ses propres sentimens lors qu'il les croioit conformes à la justice & à la piété, elle apprehenda de se

commettre inutilement, si elle entreprenoit de lui persuader de vivre d'une manière un peu plus conforme à l'usage & aux coutumes de son siècle. L'expédient qu'elle prit dans cette conjoncture ce fut d'en écrire au Pape, & de le prier d'ordonner à Ximenez de vivre d'une manière un peu plus conforme à celle de ses prédécesseurs, dont plusieurs avoient passé pour de tres-grands Evêques, quoi qu'ils eussent donné quelque chose à leur Dignité de Primats de toute l'Espagne, & qu'ils eussent été tres-éloignés de la vie pauvre & resserrée dont Ximenez faisoit profession.

Le Pape qui avoit beaucoup plus des sentimens d'Alexandre le Grand, dont il avoit affecté de prendre le nom, que de ceux de Saint Pierre, dont il étoit le successeur, ne manqua pas d'écrire à Ximenez un Bref tout à fait conforme aux intentions de la Reine. Il contenoit en substance, que quoi qu'il condannât comme lui ces Prélats qui paroïssent plutôt des Gouverneurs de Province, que des successeurs des Apôtres; il souhaitoit pourtant qu'il se souvint qu'étant Archevêque, & Archevêque de Toléde, il y avoit quelque bien-séance à garder pour soutenir la Dignité de premier Evêque de toute l'Espagne; que la vie pauvre dont on lui avoit écrit qu'il faisoit profession, y étoit mal propre; que ses prédécesseurs, entre lesquels il y avoit eu de fort grands Evêques, n'avoient pas vécu de la sorte; qu'il devoit se souvenir que nous n'étions plus au tems de ces grands Saints dont la sainteté étoit soutenue par les miracles; que les Chrétiens des derniers siècles étoient devenus foibles, qu'ils avoient besoin de quelque chose qui frapât leurs sens, pour rendre aux Evêques tout le respect qui est dû à leur caractère; qu'il avoit appris avec douleur qu'on avoit

Alexandre V I.

pris sujet de sa manière de vivre , de le décrier par toute l'Espagne , & l'accuser d'une conduite basse & injurieuse à son caractère ; que ces reproches retomboient sur la Reine Catholique , qui l'avoit choisi , & sur lui-même , qui avoit approuvé & confirmé son choix ; qu'enfin de peur qu'en laissant à sa disposition de quitter ou de continuer sa première façon de vie , il ne prît le parti de la continuer , il lui ordonnoit par toute l'autorité qu'il avoit sur lui , de la changer , & de vivre à l'avenir avec plus d'éclat & d'une manière plus conforme au rang qu'il tenoit dans l'Eglise & dans l'Etat.

Ximenez qui étoit aparament embarassé plus que personne du genre de vie qu'il avoit embrassé , & qui n'atendoit peut-être qu'un prétexte pour le quitter , obéit sans délai aux ordres du Pape ; tout changea chez lui en fort peu de tems ; ses meubles , son train , sa table , tout devint magnifique ; & s'il n'égala pas la somptuosité de ses prédécesseurs , il ne s'en éloigna pas beaucoup : il est vrai que ce reste de modération , qui regardoit particulièrement ses habits & sa personne , dura jusqu'à la mort de la Reine Catholique. Depuis ce tems-la , il s'abandonna tout à fait à son génie , qui étoit naturellement magnifique , & il oublia si bien ce qu'il avoit été , qu'il ne parut plus en avoir conservé aucun souvenir.

Cependant sa faveur augmenta à proportion du rang où il avoit été élevé. La Reine ne mit plus de bornes à sa confiance , ni à l'autorité qu'elle lui donna. Comm'il étoit Chef du Conseil d'Etat , il y étoit maître absolu de toutes les Délibérations ; & quoi que la Reine parût disposer de toutes choses , c'étoit en effet Ximenez qui en avoit la dis-

position. Enfin il devint si nécessaire à cette Princesse, que ne pouvant obtenir d'elle la permission d'aler prendre possession de son Eglise, il fut obligé de la faire prendre par des Procureurs qu'il envoya exprés sur les lieux.

Dans le changement que Ximenez avoit fait à sa première façon de vie, il n'avoit pas jugé à propos de renvoyer dans leurs Couvens les Religieux de son Ordre qu'il avoit logé dans son Palais, & qui faisoient partie de sa famille: il ne fut pas long tems sans avoir lieu de s'en repentir; car ils excitèrent contre lui une persécution si violente, qu'elle pensa lui coûter la vie.

Ces Religieux s'étoient imaginé qu'en quittant leurs Couvens pour loger dans le Palais de l'Archevêque, ils y vivoient plus à leur aise, & y jouïroient d'une liberté beaucoup plus grande qu'ils n'en pouvoient espérer en continuant de vivre sous la conduite de leurs Supérieurs ordinaires. Ils avoient même supposé, que quand il leur faudroit souffrir quelque chose de l'humeur sévère de Ximenez, qu'ils connoissoient entièrement opposée au libertinage dont ils se flatoient, ils en seroient avantageusement recompensés par la part qu'il ne manqueroit jamais de leur donner aux affaires publiques, & aux Prélatures de Castille. Sur cette supposition ils avoient déjà partagé entr'eux les meilleurs Evêchez du Roïaume; & les plus moderez croioient faire beaucoup de se contenter des premières charges de leur Ordre.

Il arriva cependant tout le contraire de ce qu'ils s'étoient imaginé: Ximenez les obligea de vivre dans son Palais d'une manière beaucoup plus exacte & plus retirée qu'ils n'auroient fait dans les Couvens les plus réglez.

Bien loin de leur donner part aux affaires publiques, il ne leur communiquoit pas même les siennes; & il paroissoit si éloigné de les tirer de leur état pour les élever aux Prélatures de Castille, que lors qu'il en avoit vuqué quelqu'une, personne n'avoit été assez hardi pour lui en faire la proposition. Il vivoit d'ailleurs avec eux d'une manière si sérieuse & si réservée, qu'aucun n'osoit prendre en sa présence la moindre de ces petites libertez qui sont si ordinaires parmi les Religieux.

Leurs espérances ainsi frustrées, ils tombèrent dans un desespoir qui ne se peut mieux exprimer que par les effets funestes qu'il produisit. Leur mécontentement commença à éclater par des plaintes & des murmures; ces murmures furent suivis d'assemblées secrètes; & ces assemblées de complots. Mais ils ne furent pas long tems sans s'apercevoir que toutes les mesures qu'ils pourroient prendre pour se venger de Ximenez seroient inutiles, s'ils ne trouvoient le moien d'engager tous les Cordeliers de Castille dans leur ressentiment.

Ils le chercherent long tems inutilement, & ils desespéroient déjà de réüssir contre un Ministre si éclairé, & dont l'autorité étoit si bien affermie; lors qu'ils découvrirent tout à propos que Ximenez, qui connoissoit mieux que personne le besoin qu'avoit l'Ordre de Saint François d'une bonne Réforme, avoit en effet formé le dessein de la procurer. Ils sçurent de plus que son projet aloit jusqu'à faire l'union des Cordeliers Conventuels avec les Observantins; c'est à dire, à dépouiller les premiers de leurs revenus, & à les soumettre à des austéritez auxquelles ils n'avoient point prétendu de s'engager quand ils avoient fait Profession.

Que pour venir plus facilement à bout de l'un & de l'autre, il avoit déjà pris des mesures pour se faire nommer par le Pape, Commissaire Général pour la Réforme de l'Ordre de Saint François dans les Etats de leurs Majestez Catholiques; & ils ne doutoient point qu'il n'en vint aisément à bout, si la Reine en faisoit la demande, comm'il étoit indubitable qu'elle la feroit, si Ximenez, qui avoit un pouvoir absolu sur l'esprit de cette Princesse, lui en faisoit la moindre instance.

Il n'est pas aisé de sçavoir comm'ils purent découvrir tant de particularitez, Ximenez étant de tous les Espagnols, qui sont naturellement fort secrets, le plus caché & le plus impénétrable. Quoi qu'il en soit, ce dessein de Ximenez n'eut pas plutôt été publié dans les Maisons de l'Ordre, qu'au seul nom de Réforme tous les Cordeliers se soulevèrent: Les plaintes & les emportemens contre Ximenez devinrent la matière ordinaire de leurs entretiens; ils ne parloient à leurs dévots & à leurs dévotes, que de son orgueil & de son ambition, qu'ils prétendoient être sans bornes; de ses entreprises, qu'ils traitoient d'insoutenables; de son ingratitude à l'égard de son Ordre, qu'ils publioient avoir été jusqu'à le décrier à la Cour, & à faire perdre à la Reine l'estime & la bonne volonté qu'elle avoit pour lui: Ils exagéroient ensuite sa dureté à l'égard de ceux de son Ordre, qu'il traitoit comme des esclaves dans son Palais; & à l'égard de son sang, puisque son propre frère n'y étoit pas mieux traité que les autres. Ils faisoient par tout des railleries sanglantes, sur ce qu'il avoit attendu à procurer la Réforme de son Ordre, que son élévation à l'Archevêché de Tolède l'eût exempté des rigueurs & des austéritez auxquelles il prétens

doit assujétir les autres. Enfin ils n'épargnerent rien pour le faire passer pour un hypocrite achevé, qui n'avoit qu'une fausse apparence de vertu, & qui étoit dans le fond le plus scélerat de tous les hommes.

Le peu de mesures que gardoient les Cordeliers en publiant de pareilles médisances, & la témérité qu'eurent quelques-uns d'en faire la matière de leurs Sermons, & d'en entretenir leur auditoire, les rendirent si publiques, que Ximenez en fut averti. Il en tira aussi-tôt trois conséquences; l'une, que son dessein étoit éventé; l'autre, qu'il le faisoit soutenir hautement, & employer tout son crédit pour le faire réussir: la troisième, qu'il n'y avoit pas un moment de tems à perdre, & que pendant que les Cordeliers exhaleroient leur bile, en publiant contre lui des médisances, qui se détruisoient d'elles-mêmes, il faisoit prendre du côté de Rome & de leurs Majestez Catholiques, des mesures si sûres, que tout l'Ordre des Cordeliers fût hors d'état de les rompre lors qu'elles seroient venues à sa connoissance.

Comme Ximenez étoit le plus ardent de tous les hommes dans l'exécution de ce qu'il avoit une fois résolu, il représenta avec tant de force à leurs Majestez Catholiques le bien qui reviendroit à l'Eglise & à l'Etat, de la Réforme de l'Ordre de Saint François, qu'il en obtint tout ce qu'il voulut: Ce qui consistoit en deux choses, à l'appuyer en Espagne de toute leur autorité, & à Rome du grand crédit qu'ils y avoient auprès du Pape, pour obtenir de Sa Sainteté une Commission extraordinaire pour la Réforme de tous les Ordres Religieux dans les Etats de leurs Majestez. Ximenez avoit jugé à propos de solliciter ainsi la Réforme de tous les Ordres, afin d'éloigner le soupçon qu'il

eût entrepris celle des Cordeliers en particulier , pour se venger des injures qu'il en recevoit tous les jours , comm'il sçavoit qu'ils avoient fait dessein de le publier.

La Reine en écrivit aussi - tôt à son Ambassadeur à Rome , & lui ordonna de demander en son nom à Sa Sainteté pour Ximenez la Commission dont il s'agissoit , & de n'épargner rien pour l'obtenir , la chose étant d'une égale importance pour le bien de l'Eglise & de l'Etat.

Mais Ximenez s'étoit trompé en suposant que sa patience & sa dissimulation endormiroient les Cordeliers , & que tous leurs efforts n'aboutiroient enfin qu'à des déclamations inutiles , qui ne l'empêcheroient pas d'exécuter ses desseins. Les Conventuels ne s'étoient pas contentez de prévoir ce qu'il devoit faire du coté de Rome , ils l'avoient prévenu ; & comme le Général de l'Ordre étoit de leur corps , ils lui avoient écrit au long des mesures que Ximenez devoit prendre pour obtenir du Pape une Commission des plus amples pour la Réforme de son Ordre dans les Etats de leurs Majestez Catholiques : Ils l'avertissoient qu'il n'y avoit point de tems à perdre ; qu'il falloit le prévenir & s'oposer incessamment à une pareille expédition ; ils lui représentoient ensuite que l'entreprise aloit directement contre le plus incontestable de tous ses droits , qui consistoit à Réformer l'Ordre dont il étoit le Chef ; & que si une pareille Réforme avoit à se faire , ce devoit être par ses ordres & de son autorité : Ce qui pensa renverser le projet de Ximenez , & ce qui l'eût en éfet infailliblement ruiné , si le Général par des emportemens à contre - tems , ne se fût décrédité lui-même. Ils lui mandèrent , que s'il voioit Sa Sainteté persuadée que leur Ordre eût besoin de Réforme , il s'offrit de

la faire lui-même ; & d'entreprendre pour cela tout exprès un voiage en Espagne ; que la demande étoit trop juste pour lui être refusée ; que Ximenez lui-même n'oseroit s'y opposer ; ou que s'il l'entreprenoit , il n'en faudroit pas davantage pour persuader tout le monde qu'il n'agissoit pas en cette occasion par des motifs aussi épurez qu'il le prétendoit.

Le Général des Cordeliers approuva les avis qui lui étoient venus d'Espagne , & il les exécuta ponctuellement : Il poussa même la politique plus loin ; car dans une audience extraordinaire qu'il obtint du Pape , il représenta à Sa Sainteté qu'il s'étoit glissé plusieurs désordres dans son Ordre qui demandoient une prompte Réforme ; qu'il n'avoit pas voulu l'entreprendre sans avoir pris les ordres de Sa Sainteté , & sans avoir obtenu d'elle tout le pouvoir dont il pourroit avoir besoin dans une entreprise où il prévoioit qu'il trouveroit des obstacles qui ne se pourroient surmonter que par une autorité aussi grande & aussi universellement respectée que celle du successeur de Saint Pierre & du Vicairre de JÉSUS-CHRIST : & il conclut enfin , en disant , que comm'il étoit persuadé que les Cordeliers d'Espagne avoient plus besoin de Réforme que les autres , c'étoit par eux qu'il prétendoit commencer ; & que si Sa Sainteté l'agréoit , il étoit résolu de partir au plutôt pour l'exécution d'un dessein qui lui paroissoit également important à l'honneur de l'Eglise en général & de son ordre en particulier.

Le Pape approuva en général le dessein de Réformer l'Ordre de Saint François ; il demeura d'accord en particulier , que ce dessein ne se pouvoit mieux exécuter que par celui qui en étoit le Chef ; il témoigna ensuite qu'on

lui feroit plaisir de commencer par un pais auquel il devoit sa naissance & son éducation ; il permit au Général de partir quand il lui plairoit , & ordonna qu'on lui expediât tous les Brefs dont il pourroit avoir besoin.

Les choses étoient en cét état lors que l'Ambassadeur d'Espagne fut à l'Audiance en exécution des ordres de la Reine Catholique : Mais il fut bien surpris , lors qu'après avoir exposé la Commission au Pape , Sa Sainteté lui répondit qu'elle avoit été informée d'ailleurs du besoin qu'avoient les Cordeliers d'Espagne d'une prompte Réforme , qu'elle avoit donné sur cela ses ordres à leur Général , & qu'il devoit partir au premier jour pour les aler exécuter. Cette réponse à laquelle l'Ambassadeur ne s'attendoit pas , le surprit sans le déconcerter : Il répondit à Sa Sainteté , que le Général des Cordeliers ne manquoit pas d'occasions d'exercer son zèle dans les autres Etats de la Chrétienté , où l'on sçavoit que ses Religieux n'étoient pas mieux réglez que dans ceux de Sa Majesté Catholique ; qu'ainsi on lui feroit apparemment plaisir de lui épargner un voiage aussi long & aussi pénible que celui d'Espagne ; que Sa Sainteté n'avoit pour cela qu'à adresser la Commission pour la Réformation des Ordres Religieux à l'Archevêque de Tolède ; que ce Prélat étoit d'autant plus propre à exécuter avec succès celle des Cordeliers , qu'il étoit de leur Ordre , que tout le monde reconnoissoit en lui un mérite & un génie extraordinaire , capable de faire réussir les affaires les plus difficiles , & qu'il s'étoit acquité depuis peu parmi eux de la charge de Provincial d'une manière qui lui avoit aquis toute la réputation nécessaire dans une pareille conjoncture ; que toutes ses grandes qualitez , soutenues de la

faveur & de l'autorité de la Reine Catholique, dont ce Prélat possédoit toute la confiance, ne laissoient aucun lieu de douter que de tous les sujets qu'on pourroit choisir il ne fût le plus propre à s'aquiter, à la satisfaction de Sa Sainteté, de la Commission qu'il lui plairoit de lui adresser.

Le Pape demeura d'accord de tout ce que l'Ambassadeur avoit dit à l'avantage de Ximenez; mais il ajouta que les Cordeliers Conventuels, qui avoient le plus besoin de Réforme, étoient sans comparaison en plus grand nombre, & plus puissans que les Observantins, parmi lesquels l'Archevêque de Toléde avoit été élevé; que la jalousie qui regnoit depuis si long tems entre ces deux branches de l'Ordre de Saint François, dont les Conventuels prétendoient être les chefs & les aînez, les empêcheroit infailliblement de se soumettre aux Réglemens faits par un Observantin; ou que ne s'y soumettant qu'à regret, ils secoueroient le joug à la première occasion qui s'en présenteroit; & rendroient inutiles tous les soins qu'on auroit pris pour les Réformer; que cet inconvenient ne se rencontroit pas dans la personne du Général; qu'à la vérité il étoit Conventuel, mais que les Observantins ne l'en reconnoissoient pas moins pour leur Supérieur; qu'ainsi son autorité étant également reconnue des uns & des autres, il n'y avoit pas lieu de douter qu'il ne fût le sujet le plus propre qu'on pût employer pour faire une Réformation générale; que pour ce qui étoit de l'autorité de la Reine, dont il demeurait d'accord que l'intervention étoit absolument nécessaire pour le bon succès de la Réformation, il étoit trop persuadé de sa piété pour douter qu'elle ne l'employât toute entière à faire réussir un dessein où l'Etat & l'Eglise étoient également intéressés.